


MISSIONS

DE

LA CONGREGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

84ème TOME (1957)

N. 291 - Mars-Septembre, 1957

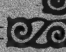


ROME (629)

MAISON GÉNÉRALE O.M.I

290, Via Aurelia, 290

— 1957 —

MISSIONS DES OBLATS DE MARIE IMM. - VOL. 84E - N. 291 MARS-SEPT. 1957

In memoriam:

R. P. JOSEPH FRAPSAUCE O.M.I.
(1875-1920)

I. - PREPARATION A L'APOSTOLAT

A. — *Milieu familial.*

Missiriac est une paroisse rurale du diocèse de Vannes (France), avoisinant l'historique cité moyenâgeuse de Malestroit, et limitée au couchant par le canal de Nantes à Brest. Les familles y sont profondément chrétiennes et c'est dans l'une des plus honorables que naquit, le 5 juillet 1875, Joseph-Marie *Frapsauce*, dont ces pages voudraient rappeler la mémoire. Son père s'appelait Mathurin-Marie *Frapsauce* et sa mère Anne-Marie *Houeix*. On lira avec plaisir, à leur sujet, ce témoignage d'une plume parfaitement renseignée:

« Sa famille était foncièrement chrétienne. Notable parmi celles de Missiriac, elle est, de génération en génération, à la tête de l'administration communale et paroissiale. Son père, maire au moment de la laïcisation de l'école vers 1903, sera cassé pour sa « résistance »; mais aux élections qui suivirent, la population, désireuse de montrer sa solidarité, nomma son fils Jean, (frère de notre Oblat), au premièr poste de la commune où il demeura jusqu'à sa mort, en 1949, en dépit de l'hostilité préfectorale, à laquelle il ne craignit pas de faire crânement opposition à propos de l'expulsion des Soeurs qui dirigeaient l'école. Le procureur de la république et le sous-préfet de Ploërmel, qui avaient bien prévu de la résistance, avaient mobilisé une centaine de gendarmes pour cette détestable opération. Cette grande démonstration de force n'empêcha pas M. Jean Frapsauce d'é-

lever une vigoureuse protestation qui eut écho dans tous les environs ».

Venues dans la paroisse en 1856, les Soeurs du St Esprit y avaient fondé la première école, dont elles gardèrent la direction jusqu'à leur expulsion signalée plus haut. De bonne heure, le jeune Joseph devint donc un de leurs élèves et le demeura jusqu'à son entrée au petit Séminaire des Carmes, à Ploërmel, en 1889; mais il est probable que l'enseignement des Soeurs fut complété par celui d'un vicaire pour ses débuts en latin, car il ne passa ensuite que cinq ans aux Carmes.

La première des quatre-vingt lettres autographes qui permettent de suivre ses traces tout au cours de sa vie est datée du 25 octobre 1889. Elle montre que ses impressions de collège sont très bonnes et ses résolutions aussi. D'ailleurs, loin de s'y trouver dans un lieu d'exil et de songer à prendre la clef des champs, il s'y est tout de suite trouvé à son aise parmi des compagnons pleins d'entrain avec lesquels il est bien décidé à rivaliser. Pour son coup d'essai il n'a d'ailleurs pas mal réussi du tout, puisque la première composition lui a valu la croix d'honneur. Il est évidemment heureux d'en annoncer la nouvelle à ses parents, ne fût-ce que pour les encourager à lui apporter « des poires, des noix, des pommes et des châtaignes », quand ils iront le voir; car il souffre tout de même bien un peu du mal du pays et il espère bien qu'on n'attendra pas jusqu'à Pâques pour lui faire visite.

L'année suivante, au retour des vacances, il signe: « Joseph, villageois sortant, qui pleure d'un oeil et rit de l'autre ». Au collège il n'a, du reste pas, le temps de s'ennuyer, car l'on y a « de la besogne par-dessus la tête ».

Parfois aussi il lui arrive bien quelques fâcheuses déceptions, par exemple quand il ne tombe que vingt-et-unième en narration française ou qu'il n'a pas encore fait « grand'chose de bon en arithmétique.

algèbre et géométrie.» ... « Au moins, dit-il, j'ai travaillé et. si je n'ai pas une bonne place, ce ne sera pas de ma faute ».

Tel semble bien être le jugement à porter sur lui dès maintenant et pour l'ensemble de sa vie d'étudiant: sujet plus solide que brillant et toujours consciencieux.

Il est assez probable encore que, dès ces années-là, s'éveilla et grandit en lui le goût de la vie religieuse et le désir des missions étrangères. Toujours est-il que, après seize mois au grand séminaire de Vannes, il entrait chez les Oblats de Marie Immaculée.

B. — *Noviciat.*

Le noviciat international des Oblats était alors situé à St. Gerlach, (Houthem), dans le Limbourg hollandais. Comme il n'était point question d'union douanière à cette époque, on ne s'étonnera pas qu'on vint lui chercher chicane à la frontière pour excès de bagages. Sans rien saisir au langage du douanier le jeune Français sortit cinquante centimes de son porte-monnaie; mais le fonctionnaire hollandais jugea la pièce bien petite et le fit deviner, sinon comprendre. Frapsauce y ajouta, une pièce semblable; puis, comme la main du Hollandais restait toujours tendue, il reprit les deux pièces de dix sous et les remplaça par un louis d'or de dix francs. Cette fois, ce fut à lui de recevoir de la monnaie en florins et en cents, dont il ignorait la juste valeur. La communauté des Oblats était relativement nombreuse et propre, par sa composition internationale, à donner une haute idée de la Congrégation.

La cérémonie de prise d'habit du nouveau postulant eut lieu le 16 Février 1895. Il en fut très vivement impressionné et déterminé dès lors à devenir, si possible, un parfait Oblat. Il se sentit vite très heureux et ne craignit pas de le déclarer dans une

lettre qui déborde de joie. parce qu'elle exprime les sentiments d'un coeur rempli du véritable amour de Dieu et brûlant de zêle pour sauver les âmes.

Cependant, le séjour en Hollande ne fut que de courte durée; car, au mois de Mai suivant. la création de la province oblate d'Allemagne occasionna une séparation dans le noviciat, dont les éléments français venaient s'établir à Angers, sous la direction du R. P. Abhervé-Guéguen. C'est donc là que le Frère Frapsauce prononça ses premiers voeux, le 17 février 1896, au 70ème anniversaire de l'approbation des Règles de l'Institut par le Souverain Pontife Léon XII. Meilleure date ne pouvait être choisie.

C. -- *Scolasticat.*

Deux jours plus tard, il se mettait en route pour le scolasticat de Liège (Belgique). Un arrêt de 24 heures à Paris. où se trouvait alors la Maison Générale, lui permit de monter en pèlerinage au sanctuaire national de Montmartre desservi par les Oblats et en pleine effervescence sous le souffle puissant du R.P. Jean-Baptiste Lemius o.m.i. L'ardent apôtre du Sacré-Cœur prêchait juste à ce moment-là devant un auditoire des plus hétéroclytes, composé d'au moins 2.000 déguenillés et vagabonds de tout âge qui écoutaient, debout pour la plupart, le P. Lemius leur parler... « de la vie qui viendra, de l'amour qu'ils se devaient les uns aux autres ». Tous écoutaient avec grande attention. Puis ils chantèrent un *Ave maris Stella* magnifique et sortirent en ordre, sous la direction d'un chapelain »: ils se retirèrent en emportant chacun une livre de pain, symbole de la nourriture spirituelle reçue.

Le scolasticat avait alors pour Supérieur le R.P. Gandar, qui s'intéressa aussitôt, à sa jeune recrue pour tâcher de lui éviter la « loi dite des *curés sac au dos* », qui depuis 1889 astreignait tous les jeunes

religieux au service militaire de trois ans, et il fut assez chanceux pour y réussir. Le bon Supérieur était loin de se douter que sa délicate intervention serait, un jour, récompensée par le plus imprévu et le plus comique des remercîments, dont le récit souvent réédité devait amuser plusieurs générations de scolastiques. Un matin, à l'heure des travaux manuels, le Fr. Frapsauce montait tranquillement, balai sur l'épaule, au dortoir du plus haut étage lorsqu'il se sentit vivement bousculer par un confrère en veine de plaisanterie, mais qui s'enfuit en hâte vers l'escalier opposé. Cédant aussitôt à une réaction quasi-instinctive, le Fr. Frapsauce enjambe les degrés quatre-à-quatre, enfile le dortoir et va se planter, au port d'arme, près de la porte d'en face, par où doit entrer l'adversaire. Au moment où la porte s'entrebaille, un vigoureux coup de balai s'abat sur la tête de celui qui arrive et qui entend cette non moins vigoureuse interpelletion: « Attrape, vieux crâne! » ... A vrai dire, le coup ne fit probablement pas grand mal, car ce n'était qu'un balai de jonc marin; mais que l'on juge de la mine du coupable. quand il se vit en présence de son Supérieur en tournée de contrôle pour s'assurer du bon ordre général. Son visage et ses cheveux déjà roux devinrent couleur de flamme. Ainsi qu'il se devait, le R.P. Gandar prit l'aventure dans le bon sens et, comme il attendait un changement d'obédience, il se contenta de répondre à son agresseur: « Vous frappez pas mal fort, mon frère », et le Père Gandar de commenter l'anecdote comme il suit: « Il est grand temps que je m'en aille; car voilà qu'on me donne du balai ».

Débarrassé des soucis de la caserne, le Frère Frapsauce put entreprendre le cours régulier de ses études théologiques et recevoir en temps normal les différents ordres - qui conduisent au sacerdoce: les

ordres mineurs à la Toussaint 1897, et le sous-diaconat à Noël; puis le diaconat à la Pentecôte; enfin la prêtrise le 10 Juillet 1898, des mains de Mgr. Langevin, archevêque oblat de St. Boniface (Canada).

N'étaient les limites forcément étroites d'une simple notice nécrologique, que de jolis extraits de ses lettres mériteraient d'être transcrits pour l'édification du lecteur! ...Citons seulement la dernière, qui annonce à ses parents son obédience et qui paraît datée du 23 Mars 1899: « Voici la grande nouvelle. Je suis missionnaire. Le Bon Dieu m'avait donc pris pour Lui. Quel honneur et quelle source de bénédictions pour tous! Car les familles où il fait son choix sont bénies par Lui. J'étais revêtu de la soutane, puis tonsuré et du même coup retranché du monde et de toute carrière mondaine, livré corps et âme à mon Dieu. Par les Ordres mineurs, Il m'élevait plus haut encore. En m'appelant à la vie religieuse le Bon Dieu me voulait plus à Lui. Je Lui jurai, à la sainte communion du 28 Juillet 1897, pauvreté, chasteté, obéissance jusqu'à la mort, afin de le mieux aimer, mieux servir et n'être gêné par rien au monde. Puis, en me faisant sous-diacre, Il me liait au Saint-Autel. Le diaconat m'avait permis d'en approcher davantage encore et même de toucher le calice contenant son sang divin. Vint enfin le grand jour, après lequel on mourrait d'émotion, si l'on comprenait tout ce qui s'y donne. Il me donna par le sacerdoce le pouvoir de le faire venir dans l'Hostie par la consécration. Que d'actions de grâces à Lui rendre! ...Mais aujourd'hui Il m'a comblé. Il me dit: « Va! remplace-moi auprès des âmes qui ne peuvent me connaître facilement; prêche-leur mon amour; donne-leur ce que je t'ai donné; fais-les devenir comme ceux que tu aimes, comme ceux qui m'aiment, comme tes parents, comme mes

fidèles serviteurs; fais-les devenir d'autres serviteurs de mon nom, afin que je sois loué par ton entremise dans ce pays où je t'envoie ».

Le champ d'apostolat à lui dévolu, mais que par émotion il oublie de nommer n'était rien moins que le Vicariat d'Athabaska-Mackenzie, dont les rudés missions passaient parmi les plus difficiles de toutes celles confiées à la Congrégation des Oblats. Elles avaient alors à leur tête le légendaire Mgr. E. Grouard o.m.i., évêque titulaire d'Ibora.

Dans le même temps recevait pareillement obédience pour l'Athabaska-Mackenzie un jeune Frère Coadjuteur d'une vingtaine d'années, qui n'était ni grand ni gros mais maigre comme un cloû, mais rempli d'énergie et d'esprit religieux. Il s'appelait Louis Crenn et son nom est depuis longtemps connu et vénéré dans tout le bassin du lac Athabaska et au-delà. Après avoir généreusement fait leurs adieux à leur parenté et à leur pays natal. que ni l'un ni l'autre ne devaient jamais revoir, ils passèrent leur dernière nuit en adoration à Montmartre, puis s'embarquèrent, à la fin d'avril, en compagnie du R.P. Ducot, O. M. I., vétéran du Cercle Polaire, sur le transatlantique « Normandie », modeste ancètre du géant des mers dont la renommée devait remplir le monde, une trentaine d'années plus tard. Au début de mai, ils étaient à Montréal et, quelques semaines plus tard, à la mission de la Nativité, résidence officielle du Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie.

***

II. — MINISTERE AUPRES DES INDIENS

A. — *Fort Resolution* (1899 - 1902).

Il serait téméraire d'affirmer que le vénérable prélat se trouvait alors à son domicile. En tout cas, il avait préparé pour le jeune Père une obédience

qui l'envoyait à quelque 200 lieues plus au Nord, à la mission St. Joseph, sise au Fort Résolution, sur la rive Sud du Grand lac des Esclaves. Rien que de s'y rendre fournissait occasion, en cours de route, de voir la mission Ste Marie de Smith Landing, deservie par le P. Brémond O.M.I., et celle de St. Isidore de Fort Smith, dont il devrait assumer la charge dans la suite. Pour une si longue distance, seulement quatre petites localités, dont la population n'égalait pas même celle du bourg de sa paroisse natale; voilà, certes, de quoi le frapper d'étonnement, comme tous les étrangers qui pénètrent en ces immenses et désertiques contrées, qui n' offraient que des rivières pour seules voies de communications.

La plupart des missions catholiques sont échelonnées, à même les « forts de traite » pour la fourrure, le long du majestueux fleuve Athabaska-Mackenzie, qui draine ses eaux tantôt claires et tantôt fangeuses, depuis les environs d' Edmonton jusqu' à l'Océan Glacial Arctique. Celle de Résolution, nous l'avons déjà dit, est située au bord du Grand Lac des Esclaves qui peut mesurer environ 150 lieues de longueur sur 35 de large.

Comme bâtisses, en bois comme toutes celles du pays, elle se compose de la grande église, de la petite chapelle d'hiver, de notre maison, de l'atelier et d'un hangar. L'église, la plus belle de tout le Vicariat, a été construite par les Frères dirigés par l'un d'eux (Fr. Ancel) habile charpentier, menuisier et peintre, malheureusement emporté par une rapide maladie au mois de novembre dernier. Elle fait l'admiration de tous ceux qui la voient, y compris les gens du dehors, qui restent étonnés de trouver ...« rien de si beau » en aussi sauvage région.

La maison d'habitation sert aussi pour le culte pendant l'hiver. A cette fin elle est divisée comme

suit: une minuscule chapelle mesurant 5 m. sur 2 m. 50, qui est séparée de la salle commune par une cloison mobile. Cette salle, où se tient l'assistance pendant le service religieux, mesure 8 m. sur 7 et est chauffée par un gros poêle qui envoie aussi sa chaleur à la chapelle.

Sur un côté de la salle sont deux petites chambres pour les Pères, et sur l'autre côté, la cuisine, qui sert aussi de réfectoire en même temps que de chambre à coucher pour le Frère. Au-dessus de la salle, des chambres et de la cuisine, se trouve le grenier — qui mérite bien une mention spéciale, car il devait devenir, quelques années plus tard, le premier couvent des Soeurs Grises envoyées à Résolution pour y ouvrir l'école.

Le Directeur de la mission St. Joseph, en ce temps-là, était le P. Louis Dupire O.M.I., lui aussi du diocèse de Vannes. Depuis 35 ans, il se démenait, priait, chantait et tonnait pour tâcher d'orienter les âmes vers le ciel. Il avait pour compagnon le Fr. Larue O.M.I., d'origine canadienne, qui depuis une quinzaine d'années avait pu acquérir les précieuses qualités qui forment le parfait coadjuteur du prêtre missionnaire: « excellent religieux, habile bûcheron et bon pêcheur ».

Dans la suite devait y venir également le majestueux Frère W. O'Connell, brave Irlandais qui portait lui aussi barbe et cheveux roux.

Là encore, il lui fut donné, en l'été 1901, de faire connaissance d'un certain P. Breynat O.M.I., qui se disait envoyé par Mgr. Grourd pour s'occuper du ravitaillement des missions, mais qui paraissait également très habile à délier les langues sur d'autres sujets que celui des caisses et des comptes.

Un an plus tard, comme par le jeu imprévu des circonstances, le jeune P. Frapsauce se trouvait temporairement en charge de la mission avec le seul

Fr. Larue, lorsque, dès le début de juin, parut sur le Grand lac des Esclaves le premier canot de la saison. Il était monté par deux hommes et semblait piquer vers l'église. Quels pouvaient bien être ces hâtifs visiteurs?... Sur la grève tout le monde se posait cette question; car les arrivants venaient le dos tourné au rivage et regardaient obstinément le lac, comme pour ménager une surprise... Grande fut la surprise, en effet, quand, ayant planté ses rames dans le sable, l'avironneur se détourna pour saluer d'un large geste des deux bras le groupe imposant des Blancs, Métis et Indiens accourus pour s'enquérir de nouvelles. Le mystérieux voyageur n'était rien moins que Mgr. Gabriel Breynat devenu Vicaire Apostolique du Mackenzie depuis deux mois à peine et qui entreprenait la première visite canonique de son immense territoire, avec son ami Charles Sanderson pour unique compagnon. La surprise n'eut d'égale que la joie commune qui s'exprima en cordiales poignées de mains et s'acheva à l'église dans un vibrant Magnificat. Dans l'émoi général les deux Oblats résidents ne savaient trop comment manifester leurs propres sentiments.

Le cher P. Frapsauce, écrit Mgr. Breynat dans ses mémoires, appréhendait la solitude et surtout redoutait la responsabilité au milieu de ses nombreux Montagnais et Couteaux-Jaunes. Il semble avoir bien conduit sa barque, avec la sagesse et la fermeté, exigées par les circonstances. Il a certainement fait preuve de bonne volonté et d'un grand dévouement. Que Dieu l'en récompense! ».

En témoignage de satisfaction, au retour de son expédition nordique, Monseigneur l'emmena au Fort Smith, pour y prendre charge de la mission St. Isidore en remplacement du P. Dupire renvoyé à Résolution pour y construire un couvent avec école-pensionnat pour les Révérendes Soeurs Grises déjà établies à Fort Providence depuis 1867.

B. — *Ier séjour au Fort Smith* (1902 - 1904).

Fort Smith, auquel le gouvernement d'aujourd'hui s'ingénie à donner les allures d'une capitale provinciale, ne comprenait alors que les banales bâtisses de la Cie de la Baie d'Hudson et quelques misérables huttes hâtivement édifiées, puis abandonnées. par les chercheurs d'or en route vers le Klondyke. à la fin du siècle dernier. D'après une photo de l'époque. la mission catholique ne montrait pas plus riche figure. C'était une misérable cabane en rondins surmontée d'une croix. En avant. une échelle soutenue par deux poteaux supportait une cloche semblable à celles des locomotives. Le missionnaire bedeau qu'on voit tirer sur la corde est justement notre P. Frapsauce en personne.

La population, comme celle d'Athabaska et de Résolution se compose d'Indiens montagnais et de Métis et donne satisfaction du côté religieux. Même au coeur de l'hiver, plusieurs personnes assistent fidèlement à la messe chaque matin. Le dimanche, tout le monde. jusqu'au plus bruyant marmot, fait acte de présence à la grand' messe. Cela ne signifie cependant pas... qu'ils sont irréprochables et le missionnaire se rend bien compte que pour les maintenir dans la voie droite il ne lui suffira pas de leur « parler dru et fort »; il faudra aussi que le patron local, saint Isidore le laboureur, l'aide pas son intercession au ciel. Ce patronage. dû à Mgr. Isidore Clut O. M. I., fondateur de la mission avant de devenir Auxiliaire de Mgr. Faraud O.M.I., plaît d'autant plus au nouveau desservant qu'il estime avoir grandement besoin de l'aide du bon saint Isidore « pour toute la saison du roulage ». C'est en ces termes qu'on y désigne la période d'été consacrée entièrement à faire portage sur une distance d'environ 18 milles qui sépare Smith Landing de Fort Smith; car la rivière Athabaska devient en cet endroit ab-

solument impraticable aux bateaux. Dès lors, comme toutes les pièces du ravitaillement annuel des missions situées plus au Nord doivent nécessairement passer en ce lieu, leur transport sera l'oeuvre principale, durant l'été, des deux Pères résidents assistés d'un Frère de Chipewyan, quand la chose est possible. Pour ce travail, les PP. Brémond et Frapsauce, en 1902, disposent de trois chevaux ainsi décrits: « un bon vieux noir, un magnifique rouge guère bien dompté et un joli petit noir », lequel malheureusement n'est parfois pas plus docile « que ne le serait le diable dans les brancards d'une charrette» . Ne lui a-t-il pas pris fantaisie, un beau jour, d'envoyer ses deux conducteurs dans un trou d'eau, sans aucun égard... pour leur dignité sacerdotale?

C. — *Rivière-au-Foin* (1904-1908).

Notre héros reprenait pour la troisième fois son rude métier de débardeur, lorsque l'obéissance le transféra sur la rive Est du Grand lac des Esclaves, à la mission Ste Anne de la Rivière-au-Foin, pour y servir de vicaire au joyeux P. Gourdon, de qui les « cent-trente-deux » ne suffisaient pas à empêcher la population de glisser vers l'hérésie. Cette petite chrétienté recevait depuis une douzaine d'années les fréquentes visites et écoutait volontiers les alléchantes promesses d'un ministre protestant désireux d'y établir son quartier général pour tout le district du Mackenzie. Il y avait déjà ouvert une école et l'un des deux chefs indiens lui avait confié ses enfants, imité en cela par plusieurs autres chefs de famille. Mgr Breynat jugea donc à propos d'adjoindre pour quelque temps le P. Frapsauce (dont la chétive santé réclamait des ménagements), au P. Gourdon, lui même assez peu au courant du dialecte montagnais-esclave usité à la Rivière-au-Foin. C'est là que leur survint, un certain jour de 1906, l'enthousiaste et

intrépide P. François Bousso o.m.i., cousin du P. Frapsauce, et destiné sans le savoir à travailler lui aussi pendant plusieurs années à cette même mission Ste Anne.

D. — *Deuxième séjour au Fort-Smith.* (1908-1910).

L'année 1908 le ramena au Fort-Smith. Mgr. Breynat cherchait alors à établir dans la région une ferme d'élevage dont il utiliserait les produits pour le ravitaillement des missions moins favorisées de son Vicariat. Cette ferme, qui devait subsister jusque vers 1927, est encore connue sous le nom de « ferme St Bruno ». Nous y trouvons rattachée une jolie description due au P. Frapsauce, mais qu'on pourrait croire sortie de la plume d'un explorateur ravi de sa découverte. Il s'agit d'une prairie située « sur les bords de la rivière au Sel, à l'endroit nommé Petite Fourche. La distance est de 16 milles, peut-être moins, et la prairie est ce qu'on peut désirer de mieux en n'importe quel pays. Monseigneur, j'ai été émerveillé en la voyant: foin serré et long, du rond, du plat, du bleu. Pas une souche; et la prairie s'étend comme une belle plaine presque aussi large que longue; du terrain ferme pour la faucheuse. Avec cette prairie nous pouvons avoir plus de cent voyages de magnifique foin; etc... ».

Cet enthousiasme de plume nous laisse aisément deviner que le Père serait volontiers demeuré au Fort-Smith; mais son évêque avait besoin de lui ailleurs et l'envoyait, dès l'été 1910, à 300 lieues plus au Nord, à la mission Ste Thérèse de Fort Norman.

E. — *Fort Norman* (1910-1916).

La tribu indienne des « Peaux-de-lièvres », qui constitue la majeure partie de la population de Fort Norman, fut évangélisée et organisée princi-

palement par le R. P. Ducot O.M.I. avec qui le P. Frapsauce était venu de France onze ans plus tôt. C'était un apôtre de riche expérience et de haute vertu, mais auquel l'âge et les infirmités ne permettaient plus de voyager. Sous ce rapport, le P. Frapsauce ne demandait pas mieux que de le remplacer et tous deux furent vite d'accord. C'était. du reste, le meilleur moyen de se familiariser avec le dialecte de cette tribu, qui diffère passablement de celui qui est parlé au Sud du lac des Esclaves.

Pour la fête de Noël, un groupe important de « Montagnards ». — ainsi surnommés parce qu'ils venaient des plus proches contreforts des montagnes Rocheuses, — vint justement au Fort et consentit volontiers à emmener le Père avec eux, en retournant à leurs quartiers de chasse, où d'ordinaire le gibier n'était pas rare à cette saison. Le Père nous a laissé de cette expédition apostolique une relation qu'on ne peut citer au complet, mais dont il convient de reproduire de larges extraits, car elle est très instructive sur la manière de vivre, au début du siècle, de nos Indiens et de leurs missionnaires.

Le chef Etchillé avait fixé le départ du groupe au lundi 29 Décembre. Tous les traîneaux étaient évidemment archi-pleins de toiles de tentes, d'articles de ravitaillement, de provisions et de marmaille. Sur la sienne propre, le Père avait chargé sa chapelle portative, son épaise couverture faite de dépouilles de lièvres et de caribous. Deux ballots de poissons secs pour ses chiens et les provisions de bouche que le P. Ducot, non moins sage que généreux, avait cru pouvoir lui allouer, soit 20 livres de farine, 8 de bacon, 3 plats-côtés de viande sèche, une livre de thé et autant de sucre. Pour un voyage prévu pour quatre semaines, ce n'était pas considérable; mais la Mission n'était pas riche et le Père n'avait que trois chiens pour hâler le tout et sa

personne, en cas de besoin. Du reste, ces gens-là avaient la réputation d'être débrouillards; enfin. il fallait aussi savoir compter sur la divine Providence et le secours du ciel. De ceci, le jeune missionnaire eut une preuve dès avant le départ. Celui-ci. nous l'avons dit, avait été fixé au lundi matin. Or, voilà que dans la nuit un bébé vint au monde. Des gens de grande civilisation eussent voulu festoyer à cette occasion, et eussent renvoyé le départ vers la fin de la semaine. Ici, l'on se contenta de baptiser le nouveau-né et l'on remit le festin familial à une date ultérieure; puis, la caravane démarra, la nouvelle mère portant sur son dos sa jeune progéniture, sans même songer à un avis médical.

Les estomacs n'étaient pas aussi chargés que les traîneaux; mais l'on vivait d'espoir! La contrée ne foisonnait-elle pas de caribous? Le premier jour, on n'en vit cependant aucun, le second pas davantage. Par bonheur, le mardi soir, à la nuit tombante. sur l'emplacement d'un camp fraichement évacué. un signe conventionnel fit connaître qu'un orignal d'excellente qualité avait été abattu non loin de là. Impossible de décrire la joie commune causée par cette bonne nouvelle. Depuis des mois, jeunes et vieux n'avaient plus vu ni goûté si belle viande. « Leurs coeurs, prétendaient-ils souffraient depuis si longtemps de la privation de ce qui fait leur force ». Des jeunes hommes eurent vite amené sur place tous les quartiers du précieux animal et l'on fit un festin digne de Gargantua. La croupe entière fut bouillie; un plat-côté complet fut rôti. Le gros intestin vidé. retourné et bouché, puis rempli de la crépine et du gras recueilli sur la croupe et dans l'intérieur de l'animal, fut enroulé plusieurs fois sur lui-même, puis fixé dans cette forme par de petites broches de bois qui en traversaient les replis successifs, de façon à former un large cadre qui, une fois

placé devant la flamme, rissolait au feu, dégageait une odeur alléchante et faisait le point de mire de tous les yeux et tous les estomacs. « Vous pensez bien, Monseigneur, que les cuisiniers n'étaient pas seuls de service. Tous les moutards de la bande étaient là et allongeaient leurs mains par-dessous celles des apprêteurs pour recueillir la graisse qui découlait du cadre ». C'était merveilleux et ce fut jubilation générale jusque très-avant dans la nuit. Hélas! le lendemain, quel contraste et quelle déconfiture! ...Une colique non moins générale affligeait toute la troupe et chacun courait vers le missionnaire, pour lui demander de la médecine *pour constipation.* Tous avaient mal au coeur, déclaraient-ils en serrant leur ventre. Néanmoins, comme cette maladie ne présentait aucun symptôme de gravité, nous partîmes sans plus tarder; car un orignal, si gros et si gras soit-il, ne fait en définitive qu'une bouchée pour tant de personnes et tant de chiens. La possibilité d'une pareille ripaille ne devait d'ailleurs plus se représenter. Les caribous étaient rares et les orignaux encore plus. Il fallut parfois se contenter de manger du chien. « J'ai vu, note le Père, un grand garçon pleurer comme un bébé parce qu'il avait faim, et il y en avait d'autres que je ne voulais pas voir, parce que je ne pouvais les aider en rien. Une fois ou deux, les chasseurs partis à l'aube sont rentrés à la nuit tombante sans avoir rien mangé de tout le jour. Terrible existence que celle de ces Indiens nomades, dont la vie est toujours au bout de leur fusil! ...Aujourd'hui c'est l'abondance et demain la disette. Ajoutez aux souffrances de la faim celles du froid, « un froid de loup », dans une forêt presque impénétrable, qui rendait extrêmement difficile l'usage des raquettes et le passage des traîneaux.

Pourtant force était d'aller de l'avant; car l'on

ne possédait aucune autre provision pour suppléer la viande: ni pain, ni farine, ni ris, ni bacon, ni légumes, ni rien de ce qui chez les Blancs constitue souvent la majeure partie de l'alimentation.

Et comment échapper à ce « vrai froid de loup, qui vous refoule le sang et la chaleur de la périphérie jusqu'au centre et vous cause un appétit insatiable et vorace? »...

De son mieux, — car ventre affamé n'a point d'oreilles, — le missionnaire essayait de maintenir la confiance en Dieu dans le coeur de ces pauvres gens ». Mes enfants, leur déclara-t-il un certain dimanche, — car même aux jours du plus grand jeûne, le repos dominical était exactement observé, — mes enfants, je vous vois à l'oeuvre; je vous suis, j'observe tous les détails de votre existence et je conclus qu'il est difficile de rencontrer sur terre une condition de vie pire que celle ou vous vous débattez. Si, après une vie aussi pénible que celle que vous menez à longueur d'hiver, vous veniez à être privés de celle que le Bon Dieu vous réserve à tous dans la terre d'en-haut, ce serait vraiment trop de misères. Mieux vaudrait pour vous n'être jamais nés. Mais gardez confiance. Plus que personne au monde vous imitez Notre-Seigneur en sa Passion. Par votre genre de vie et les circonstances, le Bon Dieu ne pourra certainement pas vous reprocher de n'avoir pas souffert. Ajoutez-y seulement l'observation exacte de ses commandements pour surnaturaliser vos misères et pour mieux unir de la sorte votre vie à celle de Notre Seigneur ».

« Vraiment, Monseigneur, ajoutait-il en écrivant à son évêque, je n'aurais jamais pensé que parfois il y eut tant de fatigues et tant de misères dans la vie de nos sauvages... Oui, ils sont bien proches du ciel. s'ils le veulent ».

Vers le 17 ou 18 janvier, l'on atteignit enfin le

lieu où le groupe se proposait de séjourner pour le reste de l'hiver. Hélas! ce ne fut que pour tomber dans une déception supplémentaire. Il y avait bien des pistes d'orignaux; mais elles étaient entremêlées de traces non moins nombreuses de loups qui chassaient pour leur propre compte. Que faire? La tribu décida alors de se diviser par petits groupes de familles pour vivoter en tendant des collets à lièvres et des attrapes à martres. Quant au Père complètement à bout de provisions pour lui et pour ses chiens, il se résolut à retourner au Fort... « J'avais le coeur bien gros de les quitter, déclare-t-il; mais en restant plus longtemps avec eux, je risquais de mettre mes chiens complètement hors de service. D'ailleurs, j'espère avoir plus tard une meilleure occasion de les accompagner... ».

Pour regagner la mission il lui fallut encore cinq jours, durant lesquels il fut presque constamment contraint de marcher en raquettes devant son attelage pour fouler la neige; car le vent avait rempli tous les sentiers précédemment ouverts. C'est seulement le 25 janvier qu'il remit les pieds dans la maison. Il était épuisé mais non découragé. Lisons plutot les dernières lignes de sa lettre, écrite quatre jours plus tard. « ...N'importe! Je suis content de les avoir vus. Il y a parmi eux de bien braves gens. Je suis enchanté de les avoir connus mieux que je ne les connaissais. Je n'ai qu'un désir: prendre ma revanche le plus tôt possible et en de meilleures conditions. Peut-être me rendrai-je au lac d'Ours. Il y a là quelques familles qui m'ont demandé d'aller les voir... ».

De telles phrases ne témoignent assurément point de lassitude intérieure. Elles sont, au contraire, une belle preuve de l'endurance, de l'esprit surnaturel et de la valeur morale de notre missionnaire. Personne ne sera donc plus étonné d'apprendre dans la suite que, dès ce moment-là, la divine Providence

le préparait pour un rôle sortant de l'ordinaire. A cette époque-là précisément, Mgr Breynat décidait d'entreprendre la conversion du groupe d'Esquimaux de la Rivière-au-Cuivre (Coppermine river) qui fréquentaient le grand lac d'Ours, et il y envoyait en 1911, le P. Jean-Baptiste Rouvière o.m.i., qu'accompagnait en 1912 le jeune P. Guillaume Le Roux; mais il paraît bien que, sans la santé trop chétive du P. Frapsauce c'est sur lui que serait tombé le premier choix épiscopal.

***

Note. — Je suis heureux de prévenir le lecteur que la suite du récit est largement empruntée au R. P. Louis Le Mer o.m.i. qui a justement écrit un article très fouillé sur les relations de notre missionnaire avec les Esquimaux, article qu'il m'a été facile de completer par les lettres du P. Frapsauce à sa famille.

III. - PARMI LES ESQUIMAUX

Il est évident que les missionnaires de Fort Norman, résidence dont dépendaient aussi les deux Pères ci-dessus mentionnés, suivaient avec un intérêt tout apostolique les différentes péripéties de cette rude entreprise qu'était l'établissement d'une mission en pays esquimaud dans ce district de la Rivière-au-Cuivre. Déjà trente ans auparavant, le P. Ducot n'avait-il pas sollicité et obtenu l'autorisation d'approcher ces païens de la « Terre Stérile »? Malheureusement, l'occasion favorable ne s'était jamais présentée. A chaque courrier qui reliait le lac d'Ours au Fort Norman il y avait toujours une lettre personnelle pour le P. Frapsauce qui connaissait si bien le P.Rouvière. Lors de leurs visites successives au fort, les deux Pères du lac d'Ours ne pouvaient trouver personne plus intéressée que lui aux gens et aux choses du pays esquimaud.

Ne recevant de ces chers confrères aucun signe de vie durant 1913-1914, les Pères de Norman continuaient cependant à leur écrire, ainsi que l'atteste le Codex de la mission Ste Thérèse. Tout l'été 1914 se passa dans une attente angoissante et ce n'est qu'en octobre que M. Darcy Arden et le métis Hogdson, revenant de la baie Dease, purent rapporter comme quasi - certaine la disparition des deux missionnaires. Malgré tout, le P. Ducot espérait toujours les revoir, tandis que le P. Frapsauce était convaincu de leur disparition définitive. Les Indiens partageaient naturellement cette dernière opinion, n'ayant d'ailleurs qu'à écouter pour cela leur antagonisme héréditaire vis-à-vis des Esquimaux qui d'après eux n'étaient que rapaces, voleurs et meurtriers.

Au printemps de 1915, quand les Indiens revinrent au Fort, ils apprirent au P. Ducot qu'un carcajou avait pénétré dans la maison des PP. Rouvière et le Roux et avait tout saccagé. Il n'y restait que de la farine, disaient-ils... Et le chroniqueur d'ajouter dans le Journal de Fort Norman:

« Quelle déception ce sera pour les Pères à leur retour... ».

C'est seulement le 3 octobre 1914 que Darcy Arden et Herbert Hogdson apportèrent des renseignements plus complets qui dissipaient tout espoir de revoir les PP. Rouvière et Le Roux. Des Indiens avaient tué leurs prêtres, sans apporter néanmoins ni raisons ni preuves.

Un peu plus tard, Arden eut occasion de visiter un grand camp esquimaud et quelle ne fut pas sa surprise de voir deux hommes revêtus de soutanes, d'ornements... Il ne put cependant obtenir aucune précision sur le sort des Pères. Entre-temps, le pauvre Arden se voyait dépouiller de tous ses couteaux, limes, haches et autres objets de traite. De plus, les Esquimaux avaient en leur possession quelques fu-

sils et les Indiens reconnurent que l'une de ces carabines avait appartenu aux Pères.

Des lors, les Indiens ne doutèrent plus de la mort des deux Oblats. De leur côté, les Esquimaux, nombreux en ces parages, semblaient devenir agressifs, à tel point que les Indiens et Hogdson étant pris de frayeur. Arden jugea prudent de ne pas poursuivre sa route vers la rivière Coppermine. Avant de rebrousser chemin et de rentrer à Norman il s'appliqua pourtant à mettre en sûreté les derniers objets trouvés dans la cabine des Pères, notamment quelques lettres et autres papiers. Page bien triste que celle du Codex de Norman qui relate tous ces bruits de plus en plus alarmants... Personne ne savait comment ils avaient succombé... de maladie, de fatigue, de privations ou d'accident?. Malgré son peu d'espoir de les retrouver vivants, Mgr Breynat voulut qu'une enquête totale vint éclaircir cette mystérieuse affaire et suggéra qu'elle fût confiée à l'inspecteur Lanauze, qu'il avait en particulière estime. Celui-ci s'adjoignit les deux policemen Wigth et Smither et M. Darcy Arden. Le P. Frapsauce était naturellement aussi tout désigné pour participer à la recherche de ses frères en apostolat. Voyageur intrépide et silencieux, toujours prêt pour un acte de dévouement, plusieurs fois déjà il était monté au lac d'Ours pour s'occuper des Indiens. Il besognait sans bruit, et c'est seulement en 1915 qu'il commença, pour ainsi dire, à faire parler de lui et il y fallut cette circonstance étrangère à son habituel apostolat. Le livre de l'explorateur Douglas: «Land a Forlorn», les rapports des policiers et spécialement celui de l'inspecteur Lanauze, signalent avec éloge son activité et son savoir-faire. M. Lanauze n'hesite pas non plus à proclamer les services rendus par lui en tant qu'interprète auprès des Indiens et par sa bonne humeur en toute occasion, en dépit de nombreuses difficultés et de grandes fatigues.

Ier Voyage chez les Esquimaux. Expédition Lanauze. - (23 juillet 1915 au 25 janvier 1916).

La patrouille quitta Fort Norman le 23 juillet 1915 et il lui fallut dix grosses journées pour se rendre au lac d'Ours. soit un trajet d'environ 90 milles par la rivière du même nom. Cette rivière, au courant rapide et d'une eau parfaitement claire, fait un singulier contraste avec le fleuve Mackenzie. A plusieurs lieues de leur confluent son onde limpide et claire dessine encore un beau ruban vert-bleuté qui hésite à se mêler aux eaux jaunâtres et boueuses qui viennent de la rivière des Liards et de nombreux autres affluents. Dans son rapport officiel, l'inspecteur Lanauze se révèle constamment très fin observateur et sait donner à son récit une couleur et même un cachet poétique qui surprend chez un voyageur livré à un continuel harassement tel que la montée de cette rivière d'Ours à la cordelle, le transport des bagages pour franchir les rapides, etc.

Au Fort Franklin, à l'entrée du lac d'Ours, l'on demeura quelques jours près d'un camp indien où déjà le P. Frapsauce, tout en vaquant à son ministère, se montra anxieux d'acquérir quelques renseignements inédits surtout de Harry, le « boy » (serviteur) du P. Rouvière, ainsi que de sa mère, qui furent les derniers Indiens qui virent les Pères Ceux-ci ne leur avaient d'ailleurs rien spécifié sur la date probable de leur retour. La grande traversée jusqu'au Gros-Cap se fit sans encombre: mais ils en eurent pour de bon aux cinquante derniers milles. Un vent du Nord-Ouest les retint sur place pendant quatre jours; puis une tempête du Nord-Est et une poudrerie qui ne dura pas moins de deux journées et demie.

A peine avaient-ils réussi à trouver un meilleur abri qu'un ouragan de trois jours se mit de la

partie. Lanauze écrit dans son journal: « la patience est une vertu », et il admire celle du P. Frapsauce, dont l'âme déborde « de bon entrain et d'optimisme ». Un pareil état d'esprit dénote un missionnaire qui n'en est pas à son premier contre-temps et qui se résigne de bon coeur aux intempéries.

Enfin, « la fortune nous sourit, note un jour l'inspecteur, et nous voguons à la voile dans la baie Dease aux abris nombreux et au bois de chauffage abondant ». Le fond de la baie, où campait un groupe d'Indiens, était atteint le 8 septembre, date chère à tous les coeurs oblats.

La distance du Fort Norman au fond de la baie Dease peut être évaluée à environ 500 milles anglais, soit 800 kms. Une minutieuse inspection des maisonnettes de l'endroit fit conclure qu'elles n'avaient pas été habitées depuis 1913... Bientôt arrivèrent des Indiens tout excités et apeurés par le voisinage des Esquimaux. Là encore, le P. Frapsauce reprit son rôle d'interprète. D'après eux, les gendarmes couraient ni plus ni moins qu'à la mort s'ils s'aventuraient chez les Esquimaux... Malgré leurs suggestions, l'inspecteur résolut de se rendre personnellement jusqu'au lac Rouvière, tandis que les deux « constables » aménageraient un « magazin » pour l'hiver. Il partit donc le 19 septembre, en compagnie du P. Frapsauce, de Darcy Arden et d'Ilavinerk. Ils emmenaient aussi cinq chiens portant fardeaux tout comme les hommes; fardeaux et vivres et articles nécessaires pour camper. Un froid exceptionnellement précoce leur permit de traverser le lac Imaernerk, dénommé aussi lac Rouvière, dès le 28 septembre. Lanauze avoue que c'est un emplacement « triste et sauvage pour une Mission, situé à la lisière de l'immense Terre Stérile et entouré de collines rocailleuses ». Ils approchèrent de ce lieu avec des espoirs mal définis... Hélas! tout y était en ruines. Le toit, à moitié brulé, s'était

effondré. Plus de porte, ni aucun signe révélant une visite récente.

Le P. Frapsauce comptait y trouver au moins une lettre; mais rien... Ainsi donc, cette longue expédition vers ce lointain avant-poste ne leur apportait aucune lumière sur le sort des deux Oblats. Vu l'approche des gros froids de l'hiver, le groupe revint à la baie Dease le 4 octobre, alors que commençaient les violentes poudreries d'automne. Toute recherche fut renvoyée au printemps suivant, époque où les longs voyages sont plus facilement réalisables.

Jusqu'en janvier, le P. Frapsauce et les policemen s'adonnèrent à la chasse et à la pêche, seuls moyens de vivre en ces contrées. En janvier, il reprit la direction de Fort Norman en traîneau à chiens. Comment ne pas citer ici l'élogieux témoignage écrit à son sujet dans le rapport de M. Lanauze? « Par sa parfaite égalité d'humeur, son grand désintéressement et son dévouement toujours simple, il était aimé de tous. Il avait consacré sa vie au service du Maître et il fut un de ces hommes dont la mémoire est un réconfort et demeure un exemple pour tous... ».

Ce fut le 25 janvier que le Père rentra à Norman, en compagnie de Darcy Arden, d'un policier et d'un Indien, après quinze jours de marche depuis la baie Dease. En fait de renseignements sur leurs deux confrères disparus, ils n'étaient pas plus riches que six mois plus tôt... C'est seulement au milieu de l'été suivant que devait leur être annoncée comme trop vraie la triste nouvelle depuis longtemps redoutée. Voici, en effet, ce que note le Codex de la mission Ste Thérèse, à la date du 22 juillet 1916: « Ce matin sont arrivés, en même temps, Mgr Breynat venant de Good-Hope et la Police revenant de la recherche des PP. Rouvière et Le Roux. On sait maintenant que ceux-ci ont été tués sur la

rivière Coppermine, à 30 milles de son embouchure, par deux Esquimaux qui voulaient avoir la carabine des Pères »... Suivent les détails révélés à la police par les meurtriers eux-mêmes.

2ème Voyage: Océan Glacial. (5 Mars au 24 Juin 1917).

Le premier échec d'évangélisation des Esquimaux de l'Est de son Vicariat contrariait douloureusement les plans de Mgr Breynat, mais n'était pourtant point suffisant à les lui faire changer. D'ailleurs, tous ses missionnaires doués de force et de santé, ne demandaient pas mieux que de reprendre la tâche de leurs frères morts au champ d'honneur. De ce nombre était évidemment le P. Frapsauce. Comment ne pas citer sa pétition toute empreinte de cette discrétion simple et franche du bon religieux qui se met corps et âme, mais sans jactance aucune, à la disposition de ses Supérieurs, leur laissant néanmoins pleine liberté quant à la décision finale.

« Il est vrai que je ne suis pas très fort de santé, remarque-t-il; mais je pourrai tenir deux ou trois ans et préparer le terrain en attendant l'arrivée de bonnes recrues pour assurer la relève »... Citant ces lignes une trentaine d'années plus tard, l'évêque missionnaire y ajoutait cet élogieux commentaire: « Il avait certainement les qualités d'esprit et de coeur nécessaires; aussi l'esprit de foi, le zèle des âmes, le dévouement. l'abnégation et la ténacité au travail requises chez un missionnaire dans les solitudes désolées du Barren Land ».

Cette solitude, du reste, loin de l'effrayer, avait pour lui des charmes. N'avait-il pas écrit dès 1915, lors de son expédition avec l'inspecteur Lanauze: « C'était une réelle consolation pour moi de travailler là où nos deux chers Pères disparus ont travaillé et souffert peut-être plus que nous ne l'ima-

ginons. De ce *Barren Land* ils sont allés au ciel: leurs ossements y sont bien restés quelque part, et je vous assure que leurs âmes. bien qu'elles n'y soient plus, m'étaient tellement présentes qu'un charme indéfinissable, celui de leur compagnie. me suivait partout dans cette contrée, leur dernière patrie d'adoption... ».

En fait, c'est lui qui fut désigné pour reprendre l'oeuvre de l'évangélisation esquimaude en ces parages. Nous en avons pour preuves plusieurs sources documentaires: le Codex de la Mission Ste Thérèse, l'autobiographie du capitaine Klagenberk et les lettres personnelles et autographes du P. Frapsauce lui-même.

Charles Klagenberk était « un ancien globe-trotter, trappeur et traiteur », probablement d'origine scandinave, mais qui avait épousé une esquimaude. Or les Mémoires de ce fameux aventurier. qui ne manque pas de célébrité et fit parfois trembler la Police Royale, parlent plus d'une fois et toujours avec une haute estime de notre missionnaire. Il convient de faire remarquer néanmoins que tous ces récits ne peuvent pas être pris au pied de la lettre, entre autres la manière dont tous deux firent connaissance. La rencontre aurait eu lieu, d'après lui, en avril 1916, à la baie Darnley, soit presque directement au Nord du lac d'Ours et juste à l'emplacement actuel de la mission de Paolatuk, où le capitaine avait alors son quartier d'hiver. Voici son récit d'après le P. Le Mer: « ... Qui pouvait bien rôder en ces parages pour l'amour de Dieu. sinon un prêtre catholique? Je ne peux maintenant me rappeler son nom, quelque chose comme Père Frabsole ou Fraisole peut-être. En tout cas c'était un brave Français et je pense qu'il avait fondé une mission quelque part dans le Sud. Il s'intéressait à mon dernier-né et désirait le baptiser. A cela je ne voyais aucune objection et il fit le baptême.

Et voici que ma fille Etna et Ikey désiraient se marier. Alors nous [illegible] selon nos moyens. Nous avions beaucoup de viande et elle fut servie conformément à toutes les recettes que je pouvais me rappeler... ».

Ce récit, sans être fantaisiste, n'a cependant pour base que les seuls souvenirs de Klagenberk, qui a très probablement fait confusion sur le lieu et la date de l'événement, qu'il a placé à Darnley's bay en avril 1916, tandis qu'il eut réellement lieu à Coppermine en 1917. En tout cas, le Codex Normanien, tout comme la correspondance du P. Frapsauce ne disent mot à ce sujet, tandis que nous sommes très bien renseignés sur celui de Coppermine.

A la date du 20 décembre 1916, on lit dans le Codex de la mission Ste Thérèse, les lignes suivantes tracées par son nouveau Directeur, le P. Gabriel Houssais o.m.i.: « Ce soir, on a décidé avec M. Arden que le P. Frapsauce irait avec lui à l'île Victoria pour voir les Esquimaux. Aucune chance d'atteindre Mgr Breynat. J'ai cru connaître ses intentions ». En réalité, le P. Frapsauce ne se rendit jamais jusqu'à l'ile Victoria; mais l'on devine son désir d'atteindre tous les Esquimaux du golfe du Couronnement. Pour le reste, contentons-nous de prendre une lettre adressée à sa famille le 29 juillet 1917. Nous y lisons: « Cet hiver, j'ai fait un long voyage qui m'a duré du 5 mars au 24 juin. Je suis allé avec un Canadien-Irlandais qui avait besoin d'examiner le pays du N.E. d'ici à la mer. Moi, j'allais pour voir les Esquimaux qui hivernent dans ces parages, ceux qui ont tué les PP. Rouvière et Le Roux, il y aura 4 ans en automne. Nous montions au lac d'Ours, le traversions dans toute sa longueur, jusqu'à la rivière Dease qui se jette dans son extrémité; de là à Dismal lake, de là, le long de la Kendall River jusqu'à la Coppermine, sur la-

quelle et le long de laquelle nous descendions à la mer ».

Le lecteur n'aura pas été sans remarquer la construction assez spéciale de cette phrase; mais j'ai tenu à la reproduire telle quelle, pour en bien affirmer l'authenticité. Notre narrateur continue: « A notre surprise, nous avons trouvé hivernant sur la mer dans leurs bateaux deux Blancs. J'ai passé quinze jours à bord de l'un d'eux, le Teddy Bear, possédé par un Canadien-français ».

Très vraisemblablement, c'est dans cette région que le Père rencontra pour la première fois Charles Klagenberk qui, après l'avoir reçu et hébergé très cordialement pendant quelques jours, le fit conduire par son fils Patsy jusque chez le Canadien-français Joseph Bernard établi plus au Nord dans la baie qui a gardé son nom. Au retour, ont pu se faire le baptême et les noces dont parle Klagenberk. Mais, reprenons la lettre de notre missionnaire: « Là j'ai vu un bon nombre d'Esquimaux, deux cents au moins. Quelle est l'impression que m'ont donnée ces gens-là? Quelques-uns sont excellents. Il faut vous dire qu'ils n'avaient encore jamais vu de Blancs il y a 6 ou 7 ans. Les deux Pères que nous avons perdus sont sans doute les deux premiers hommes, non seulement prêtres, mais civilisés, qui aient séjourné parmi eux. Ils ne connaissent que leur propre langage et leurs usages. Ils se fabriquent des couteaux, des hameçons, des dards pour piques avec du cuivre, abondant par là. Ils se fabriquent des lignes avec des nerfs - muscles de caribous, et leurs habits sont les peaux de caribous qu'ils tuent avec des arcs remarquablement bien faits et remarquablement forts. On ne peut que s'extasier devant leur habileté, leur ingéniosité. Il n'y a rien à leur apprendre pour leur bien-être terrestre.

« Malheureusement, tout est à leur enseigner au

point de vue religion, et ce ne sera pas facile; car, non seulement ils ne connaissent rien, non seulement aucun de nous ne connaît leur langue; mais ils ne semblent pas vouloir en entendre parler. Je pense qu'il faudra bien du temps pour les amener aux pieds du Bon Dieu.

Ils ne connaissent et ne veulent que la sorcellerie; elle fait l'essentiel de leur vie. Ce n'est pas avec des paroles seulement, mais avec des fatigues aussi de la part des missionnaires, et évidemment avec la toute-puissante miséricorde de Dieu que nous arriverons enfin à en faire quelque chose.

« Je devais rendre compte de mon voyage à Monseigneur; mais il n'est pas venu. Il a été contraint de changer de direction. Je ne sais donc pas ce qu'il va décider. Il pourrait se faire que tôt ou tard j'aie à aller par là. En tout cas, j'en connais le chemin maintenant... ».

Ainsi munis d'une bonne dose de précieux renseignements, le Père et Patsy reprirent la direction du Sud au début de mai 1918, avec espoir d'être au Fort Norman pour l'arrivée des premiers bateaux qui trafiquent sur le fleuve Mackenzie. La distance à franchir était d'environ 600 milles, soit de quelque 1000 kilomètres. Si l'on songe que notre P. Frapsauce a exécuté quatre fois ce trajet, et si l'on y ajoute son précédent voyage avec Lanauze et le dernier, qui devait se terminer par sa fin tragique, l'on peut évaluer au total approximatif de 6.500 à 7.000 le nombre de kilomètres parcourus par le cher Père, rien que pour son apostolat parmi les Esquimaux... Pour qui est au courant des moeurs de ce pays unique, justement surnommé « la terre d'épouvante», «sans aucune habitation pour prendre ses repas et y loger pendant la nuit, sans bois pour se chauffer ou s'abriter contre les tempêtes, sans route et sans chemin battu, cela signifie que le Père, loin de se faire « carrioler », marchait la plupart du temps

raquettes aux pieds devant son attelage pour « battre la neige » ou bien trottinait derrière son traîneau, celui-ci étant suffisamment alourdi par les vivres, la chapelle portative et les autres bagages... La nuit, on campait dans la neige à la belle étoile ou sous une minuscule tente en peaux de caribous, que secouait sans relâche l'ouragan furieusement accouru «du fond de l'horizon». Par les très gros froids on faisait dortoir en famille, c'est-à-dire avec un chien dormant de chaque côté du conducteur et le troisième sur ses pieds... Parmi nos sportifs contemporains s'en trouverait-il beaucoup pour oser entreprendre semblables expéditions en de semblables c rconstances?...

En pensant à toutes ces pérégrinations, que devaient inévitablement accompagner bien des aventures imprévues, quelquefois gaies. mais plus souvent pénibles et désagréables, l' on ne peut s' empêcher d'émettre un sincère regret, celui de ne posséder de tout cela aucun rapport complet directement rédigé par le P. Frapsauce lui-même. Pourquoi cette lacune? On peut l'expliquer de plusieurs façons. D'abord, durant ses premières années à Fort Norman, il lui suffisait de conter verbalement les faits au bon P. Ducot, qui se chargeait volontiers de la rédacton du Codex; mais le P. Ducot, à cause de son âge, fut envoyé au Fort Simpson en 1916. Son successeur provoquait beaucoup moins d'expansions et ne notait guère que ce qui le touchait personnellement. De là chez le P. Frapsauce une réserve qu'il laisse deviner dans une phrase à Mgr. Breynat. D'autre part, lui, si courageux et si dévoué pour tout travail manuel. était naturellement timide et réservé. homme de devoir avant tout. Ne l'avait-il pas avoué à son Vicaire Apostolique dès 1906, en lui écrivant de Hay River; « Si Votre Grandeur désire que je lui écrive plus fréquemment et même si ce n'est pas à moi de lui rendre compte de la mission, je le ferai; mais je pensais que vous

aviez assez d'autres chats à fouetter. Je ne me mettais donc pas sur les rangs... ». C'est pourtant vers cette époque-là que survint le curieux épisode du carcajou, dont le récit amusa tellement la population de F. Norman. Un de ces détestables animaux s'était mis en tête de piller et saccager toutes les provisions que le Père avait cru mettre en sûreté sur un échafaud construit dans ce dessein. Pendant plusieurs semaines, ce fut une vraie joûte de tours d'adresse, qui ne furent pas toujours à l'avantage de l'homme. Celui-ci faillit même être étranglé par son adversaire avant de réussir à s'en débarrasser.

3ème Voyage - Famille Naddith (28 *novembre* 1917 *au printemps* 1918).

La décision de Mgr. Breynat, en apprenant la réussite de ce premier voyage à l'embouchure de la Coppermine et l'accueil pour le moins satisfaisant des Blancs et des Esquimaux de ces contrées, fut d'y renvoyer le P. Frapsauce dès l'automne suivant, pour essayer de gagner la confiance d'un petit groupe qui consentirait à venir passer un hiver près d'une de nos grosses mission et amener, si possible, quelques enfants dans l'une ou l'autre de nos écoles. De toute nécessité, il fallait apprendre la langue des Esquimaux, puisqu'eux-mêmes ne comprenaient ni indien, ni anglais, ni français. Déjà vers 1880, le P. Petitot, O.M.I., avait composé un lexique d'environ 1500 mots; mais ce lexique, d'ailleurs plus scientifique qu'usuel, convenait davantage aux résidents du delta du Mackenzie qu'à ceux de la Rivière-au-Cuivre.

Muni d'instructions épiscopales à ce sujet, le Père quitta donc de nouveau Fort Norman, le 28 novembre 1917, en compagnie d'un pur esquimau, et de ce métis esquimau, Patsy Klagenberk, qui l'avait conduit chez Joe Bernard. La première étape fut particuliè-

rement pénible et il ne fallut pas moins de cinq jours pour franchir les 90 milles (120 kms) qui séparent Fort Norman du lac d'Ours. La neige épaisse qui couvrait le chemin des traînes nous obligeait, écrit le Père, à n'aller que pas à pas ». Chaque traîneau, ayant son plein chargement comme à tout départ de ce genre, ne pesait pas moins de 400 livres. Aussi les chiens ne parvinrent-ils à ce premier terme qu'en très piteuses conditions, ceux du Père surtout, qui n'en avait habituellement que quatre. Le manque de poisson et la nécessité de tendre des filets sous la glace, afin d'y trouver des vivres pour eux et leurs coursiers, les retint sur place jusqu'au début de janver 1918. C'est du moins ce que l'on peut inférer de deux lettres du Père à sa famille, datées respectivement du Grand lac d'Ours, 17 décembre 1917, et de Fort Résolution, 20 novembre 1918.

Dans ce second voyage à la côte arctique, le Père se rendit-il encore jusque chez Joseph Bernard?... Le défaut de documents explicites ne permet pas de l'affirmer; mais une chose certaine c'est que, grâce à l'appui de M. Klagenberk, il fut assez chanceux pour s'attacher une famille esquimaude qui accepta de venir passer un hiver à Fort Résolution. Cette famille se composait de Naddith, le père, de Kuniak, la mère, de Katuktok, garçonnet d'une douzaine d'années, et d'une fillette agée de 6 à 7 ans, qui fut baptisée dans la suite sous le nom de Marie.

En l'été 1918, le P. Frapsauce et ses quatre protégés montèrent donc jusqu'à Résolution et y passèren l'hiver 1918-19. C'est ainsi que, en attendant la débâche de 1919, le Père, qui dépassait pourtant la quarantaine, se remit à l'étude et se fit écolier, en s'efforçant de répéter les sons étrangès prononcés par Katuktok, Kuniak e Naddith, qui se tordaient de rire devant ses efforts très souvent infructueux. « Je n'aurais jamais pensé autrefois, pas plus que vous d'ail-

leurs, écrivait-il aux siens, qu'il m'eût fallu parler esquimaud un jour. En voilà pourtant le moment arrivé. Voilà même deux fois que je vois un bon nombre de gens de ces tribus; mais je ne pouvais encore rien leur dire qui vaille. Leur langue semble assez difficile, quoique très belle et sonore. Nous n'avons malheureusement ni grammaire ni dictionnaire,. Ce n'est que par tâtonnements que nous procédons. Les deux Pères qui sont morts à cette besogne possédaient déjà la langue; mais pas une note n'est restée d'eux. C'est une vraie « table rase... » Pauvre et cher P. Frapsauce, il était loin de se douter qu'un jugement exactement semblable pourrait être porté à son sujet lors de sa propre disparition... Au printemps de 1919, une bonne occasion s'étant présentée de monter jusqu'au Fort Smith, le Père en profita pour montrer à ses protégés les merveilles de la ferme St. Bruno. Merveilles véritables, en effet, pour ces pauvres habitants de la mer Glaciale qui, en fait de quadrupèdes ne connaissaient que les chiens et les caribous, de voir des chevaux et des boeufs... « Les témoins s'en amusèrent beaucoup. Visages, gestes, exclamations naïves, exprimaient les divers sentiments qui les animaient: joie, crainte, admiration enthousiaste, surtout lorsque, montés sur la charrette, ils se virent emportés et ballotés au trot des chevaux ».

Ceci se passait donc en juin 1919. A quelques jours de là Mgr. Breynat et son conseil, réunis à Ft. Résolution arrêtaient définitivement leur choix sur le P. Frapsauce pour continuer l'apostolat chez les Esquimaux et lui adjoignaient le Frère Coadjuteur Benoît Meyer-Marguerite, en attendant un autre prêtre. La famille Naddith prendrait place sur le même bâteau, à l'exception de Katuktok qui consentait à rester à l'école et accompagnerait dans la suite le jeune Père espéré de France lors des obédiences prochaines, ou le P. Fallaize, depuis 6 ans au pays. Le

3 juillet, tout le groupe débarquait joyeusement au Fort Norman, objet de curiosité générale pour cette population si éloignée de la civilisation.

Hélas!... comme l'écrit Mgr. Breynat en ses mémoires: « ...c'est aussi le lieu de la séparation pour nos deux missionnaires esquimaux, qui de Norman se rendront au Grand lac d'Ours. En cours de route j'ai pu leur donner toutes les instructions que je crois leur devoir être utiles pour faire face à tous les imprévus, si fréquents dans ces régions difficiles, surtout parmi des Esquimaux non encore touchés par aucune civilisation. Je les embrasse donc et je les bénis... Jamais plus je ne devais revoir le cher Père Frapsauce. Que les voies de la Providence sont donc insondables!... ».

4ème Voyage: *Le gouffre* (juillet 1919 au 24 octobre 1920).

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis le départ de Mgr. Breynat que le P. Frapsauce quittait à son tour Fort Norman en direction du lac d'Ours, avec le Frère Meyer, la famille Naddith et deux jeunes gens prêtés par M. Arden. La caravane remonta, selon toutes les misères habituelles, la fameuse rivière du même nom aux ondes si violentes et aux rapides infranchissables. Par une chance plutôt rare, le septième jour, elle atteignait sans accident notable l'entrée du lac.

La plus âpre partie du trajet en vue était peut-être franchie; mais la plus longue, et de beaucoup, — 500 à 600 kms., — restait à faire. L'on se proposait, en effet, de se rendre pour l'automne jusqu'à l'ancienne maisonnette du P. Rouvière située à l'extrémité opposée de cette mer intérieure. Pour moyens de transport ils disposaient d'un grand canot à voile, (les « kickers » n'étaient pas encore connus en extrême Nord), sur lequel ils entassaient, en cas de

besoin, leurs personnes, leurs trois chiens, leur traîneau, leurs engins de pêche et de chasse. quelques objets de constructions, et leurs provisions de bouche pour une année, c.à.d. de la farine, des haricots, un peu de sucre. de graisse et de thé; car on ne peut guère boire que l'eau claire, surtout par 40. 50, 60 ou 65 degrés sous zéro.

Ainsi armés, l'on démarra, le 4 ou 5 août, en côtoyant la rive Sud; le 8 septembre, l'on atteignait le terminus désiré. Pendant tout ce temps, gens et bêtes avaient vécu presque uniquement du produit d'un filet de pêche soigneusement tendu dans l'eau à chaque arrêt d'importance. Aussi fut-ce pour Naddith une véritable fête de partir à la chasse aussitôt débarqué; il fut assez chanceux pour tuer, en un seul automne, une belle quinzaine de caribous.

De leur côté, le Père et le Frère Meyer, bien décidés à tenir leurs filets à l'eau tant qu'ils ne seraient pas complètement réduits en miettes, réussirent dans la même période, à capturer au-delà de 4.000 beaux poissons ». Quelle abondance ! », serait-on tenté de crier devant pareil résultat; mais le P. Frapsauce en explique lui-même l'emploi, dans une lettre à son évêque: pendant plusieurs semaines ils ont dû entretenir une seconde famille en plus des Naddith, soit une douzaine de personnes et pour le moins quinze chiens. Or, quand on ne dispose d'aucun légume et seulement d'une infime quantité de farine, de riz ou de « Oat meal », pour mêler à la viande et au poisson, il faut nécessairement donner plus libéralement de ceux-ci, si l'on ne veut pas s'entendre taxer d'avarice. Gros problème de rassasier l'appétit quasi insatiable de tous ces estomacs nordiques.

Il est, du reste, de haute importance que nos deux Oblats demeurent en contact suivi avec des Esquimaux, puisqu'ils viennent en étudier la langue sur place. « La fièvre de pouvoir parler esquimau me

fait souffrir, ainsi que le Frère lui-même », note-t-il avec regret. Ces gens-là, en effet, sont si dignes d'intérêt; quelques-uns de ceux que j'ai vus autrefois feraient de si bons chrétiens, j'en ai l'assurance, que c'est un désespoir de se voir encore réduit aux conditions d'un enfant, quand il est temps d'entrer dans la famille ». Cette lettre est datée du II février 1919. (visible erreur pour 1920) et écrite de Fort Norman. Le Père avait donc, au cocur de l'hiver et en compagnie de M. Arden, retraversé le lac d'Ours dans toute sa longueur. En y ajoutant les 90 milles qui séparent le lac du Fort, cela devait totaliser une distance de 380 à 400 milles ou environ 600 kilomètres, équivalant celle de Brest à Paris.

Il annonce ensuite qu'il doit retourner sans délai; car le Frère et lui ont résolu de scier des planches pour leur maison future, malgré que ses reins soient déjà « dans un piteux état », et qu'il sente chaque jour davantage que, « si le pays n'a pas changé, c'est lui qui dégringole ». Il est déjà dans la 45ème année de son âge et il y a 21 ans que, comme missionnaire du Grand Nord, il court de ci-de là, particulièrement dans l'immense secteur de Norman et du lac d'Ours, avec deux poussées jusqu'à l'Océan Glacial. Ne pourrait-on pas croire qu'il vient faire ses adieux au Fort, avant de se cantonner dans l'Ouest, où devait le rejoindre le jeune confrère promis et impatiemment espéré. En fait, il paraît bien n'avoir jamais revu la mission Ste Thérèse.

Au printemps de 1920, il y envoya le Fr. Meyer avec Darcy Arden; mais lui-même resta au lac pour y travailler à la nouvelle habitation qu'il voulait prête pour l'automne, afin de loger son nouveau confrère, avec le modeste confort de Nazareth et pas seulement l'extrême pauvreté de Bethléem.

Ce confrère ardemment désiré s'appelait le P. Pierre Fallaize O.M.I.; il constituait la dernière re-

crue sortie du scolasticat de Liège en 1913 et s'initiait au saint ministère parmi les Montagnais de Ft. Résolution sous l'égide du R.P. Duport O.M.I. En prévision de son envoi futur chez les Esquimaux, il avait commencé par se mettre à l'école du jeune Katuktok. Avec plus de volonté que d'appétit, il avait goûté aux premières racines de la langue esquimaude, et elles lui avaient semblé très amères; sans le décourager néanmoins, car il comptait sur l'aide du P. Frapsauce pour aller plus vite de progrès en progrès.

De concert avec la caravane organisée par Darcy Arden, le P. Fallaize, le Fr. Meyer et Katuktok quittèrent Fort Norman le 25 août 1920 et s'engagèrent résolument sur la rivière d'Ours, sans se douter qu'il ne leur faudrait pas moins de cinquante-huit jours d'un labeur de forçats pour atteindre le terme de leur expédition. « Pour être franc, devait écrire plus tard le P. Fallaize à Mgr. Breynat, si le P. Frapsauce ne nous avait pas attendu, en voyant les difficultés du voyage, je me serais arrêté dès le premier soir; j'ai fait cependant contre mauvaise fortune bon coeur. Tout le monde, d'ailleurs, a fait sa part ».

Vers la fin de septembre, et comme l'on arrivait enfin au lac, en un lieu nommé « la Pêche », une effroyable tempête de neige vint encore ajouter ses complications à toutes celles dont on souffrait depuis si longtemps et laissa sur le sol un cotonneux tapis d'environ 18 pouces d'épaisseur, ce qui n'était souhaité par personne.

Le 4 octobre, M. Arden, emportant sur son bateau à gazoline (à essence) une partie de son frêt et de celui de la Mission, entreprenait la traversée et parvenait avec succès à l'autre bord. Il rencontra même le P. Frapsauce, qui faisait la pêche à environ quinze milles de sa résidence habituelle, se disait en bonne santé et avait déjà capturé un millier de poissons sous la glace avant que la tempête eût dé-

placé ses filets, qu'il s'efforçait maintenant de retrouver.

Le 18 octobre, le bateau de M. Arden, chargé de tout le reste du personnel et des bagages, reprenait le large et, le même soir, jetait l'ancre en face de la baie où le P. Frapsauce était supposé pêcher. Pour attirer son attention l'on tira plusieurs fois du fusil; mais, comme l'on ne recevait aucune réponse, l'on en conclut qu'il était retourné à sa mission.

A cause de la neige et de la glace, c'est seulement le 21 octobre, dans la soirée, que le P. Fallaize et ses compagnons purent mettre pied à la dite mission. A leur très grande surprise, le P. Frapsauce n'y était pas ni ses chiens non plus. L'on pensa qu'il était peut-être allé voir quelque famille esquimaude dans les environs ou peut-être se trouvait encore à la « pêcherie ». Cependant, comme il n'était pas encore de retour au soir du dimanche, 24 octobre, l'inquiétude gagna les coeurs. Le lundi matin, le P. Fallaize, ayant emprunté les chiens de M. Bowland, partit avec Katuktok, pour se rendre au campement de pêche situé à une quinzaine de milles. Ils suivaient intentionnellement le tour des baies; car la glace paraissait peu solide. Ce procédé avait en outre le double avantage de voir au loin sur le lac, et de faire découvrir toute trace de traîneau vers le « barren land ».

« A 5 ou 6 milles de la Mission, raconte le P. Fallaize, nous venions de contourner une grande baie, lorsque nous rencontrâmes un chemin de traîne, qui allait vers la glace brisée. Je soupçonnai un malheur. Nous continuâmes de suivre le dit chemin de traîne partout où la glace n'était pas brisée. Il menait directement à la tente du Père... absent. Pas d'illusion possible. Il avait tout mis en ordre et avait dû quitter la veille pour retourner à la Mission et y saluer les arrivants.

Vraisemblablement son traîneau devait contenir une centaine de livres de poisson, soit l'équivalent de la ration normale pour 4 hommes et 4 chiens pendant 3 ou 4 jours, plus sa chapelle portative, et tous ses livres et papiers, y comprises ses inestimables notes sur la langue esquimaude. Seul restait son bréviaire apparemment oublié par mégarde et qui permit de fixer la date du terrible accident au 24 octobre... une vingtaine d'heures à peine avant que le P. Fallaize ne se soit mis à sa recherche.

Celui-ci n'eut aucune difficulté à reconstituer l'épouvantable drame. Ayant soigneusement tout disposé sur son traîneau, le P. Frapsauce chaussé de ses raquettes et une hache à la main pour sonder la glace, était parti en avant et les chiens l'avaient joyeusement suivi. Pour raccourcir la route, il coupait à travers les baies qui lui paraissaient solides et sûres. En traversant l'une d'elles d'une profondeur moyenne de trois à quatre pieds (1 m. 20), il aperçut un espace d'environ 60 pieds carrés qui lui parut dangereux. Il se recula sans doute un peu et entreprit un détour; mais déjà chiens et traîneau étaient sur ses talons. Leur poids commun devint vite excessif et la glace cassa comme du verre. En quelques secondes conducteur et attelage tombaient au fond des ondes glaciales, embarrassés les uns dans autres et s'empêchant mutuellement de sortir du gouffre.

Sentant sa mort inévitable, le missionnaire dut se recommander à la miséricorde divine et, offrir sa vie pour ses chers Esquimaux. Ainsi pourrait-il se présenter avec confiance à son souverain juge qui très probablement l'accueillit par ces mots consolants: « Viens, bon et fidèle serviteur, recevoir la récompense promise à quiconque aura bien travaillé pour étendre mon règne... « *Entre dans la joie du bon Maître* ». Il avait 45 ans, 3 mois et 19 jours d'âge, 24

ans de profession religieuse, 22 de sacerdoce et 21 de ministère actif dans le Mackenzie.

Le 26, le 27 et le 30 octobre, le P. Fallaize et ses amis tentèrent en vain d'apercevoir le cadavre du cher disparu. Au printemps de 1921 ils fouillèrent minutieusement, mais inutilement tout le rivage et en vinrent à la conclusion qu'il avait été emporté au large et ne serait jamais plus retrouvé, sauf par l'effet d'un heureux hasard. Celui-ci se fit attendre jusque vers la fin de janvier 1922, soit quinze mois après le naufrage ci-dessus relaté. Un Indien vint alors à la mission du Saint Rosaire, — nom de la nouvelle mission esquimaude, — en portant un lambeau de soutane. Il déclara en outre que, sur le lieu de sa trouvaille, «il avait senti une forte odeur de cadavre et vu de nombreuses pistes de renard et de carcajou ».

Le 30 janvier, le P. Fallaize et M. Bowland se rendirent à l'endroit indiqué et découvrirent effectivement sous la neige les restes du regretté défunt, que des animaux carnassiers avaient déjà en partie dévoré.

« C'est pour nous une grande consolation, écrivait à ce propos le P. Fallaize dans son rapport à Mgr Breynat, de l'avoir retrouvé et de lui avoir donné une sépulture décente. Chose bien curieuse, nous l'avons retrouvé sur une petite pointe de terre, à deux mètres de l'endroit même où il avait quitté le rivage pour s'avancer sur le lac et à moins de vingt mètres du « trou d'eau » qui l'a englouti.

« Quels ont été les desseins de Dieu en tout cela? continue le narrateur. Je l'ignore; mais nous élèverons à cette même place la première croix érigée au Nord du lac d'Ours. Puisse ce signe de la rédemption toucher les coeurs de ceux à la conversion desquels trois vies ont déjà été immolées en union avec le sacrifice du Sauveur ».

J.-L. Michel O.M.I.

MISSIONS

OF

THE CONGREGATION

OF

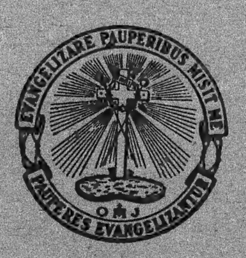
The Missionary Oblates

OF

MARY IMMACULATE

84TH VOLUME (1957)

N. 291 · March-September, 1957



ROME (629)

GENERAL HOUSE O.M.I.

290, Via Aurelia, 290

— 1957 —